

De l'évincement ou destin du contrat narcissique dans la situation d'immigration.*

martine medejel

Les versions crispées des cultures d'origine et d'accueil exercent vis-à-vis des migrants une violence redoublée, qu'il s'agisse de représenter ou de s'intégrer. La place laissée à l'élaboration personnelle des motifs énoncés et des motifs cachés qui comportent un évitement du conflit, est insuffisante. Les prix psychiques demandés de part et d'autre de la Méditerranée sont exorbitants. Un fantasme qui concerne la préférence et l'évincement, et sa prétendue résolution, nous semble à l'œuvre dans la nécessité d'émigrer qui comporte parfois le désir de partir avec tous ses évitements.

Une violence nécessaire est exercée sur l'enfant, à travers l'anticipation. La mère attend que l'enfant confirme son identité à « l'ombre » qui est la représentation qu'elle a de l'enfant. Un excès de violence — une violence secondaire entamera l'espace où le Je peut advenir — il peut être préjudiciable à la naissance de la psyché.

La mère reproduit, ou tout au moins impose, une version des discours du groupe d'ensemble dans lequel elle se situe, vis-à-vis de son enfant. Le groupe accepte le nouveau venu à certaines conditions, pour qu'il le continue, ce qui l'autorisera à ajouter sa voix « au chœur des voix », garantissant ainsi une certitude sur l'origine. Le contrat narcissique tel que le décrit P. Aulagnier (1975) montre bien que le groupe ne garantit cela qu'à condition d'être représenté. Ce contrat tacite et ancien avec le groupe garde sa force dans certaines circonstances. Celle de la migration nous semble en raviver les exigences. D'autre part, les mises en scène de ce contrat masquent un conflit dont l'évitement est sans doute un élément de la dynamique du mouvement migratoire.

La mère représente le groupe au cours du développement de l'enfant, et, pour P. Aulagnier, comporte une dimension de projection sur le futur, qui, pour être individuelle (désir de réussite professionnelle, par exemple), n'en est pas moins en accord avec le groupe. L'enfant devra partager les valeurs, les projets, tels qu'ils sont inscrits dans le groupe d'appartenance. La mère n'est pas libre de ces enjeux. Au Maghreb, les injonctions de conformité sont très fréquentes, très précoces, alimentées par le lien au religieux. Quitter le groupe qui a assuré une certitude nécessaire sur l'origine suppose un projet identificatoire qui ne se porte plus

* Ce texte est la version modifiée d'une conférence présentée au colloque « Culture, immigration, psychothérapie » organisée à Rabat, en mai 1996, par l'Association Marocaine de Psychothérapie.

uniquement sur cette communauté originelle. Le migrant est-il encore une voix du groupe de son origine? S'il ne l'était plus, il serait considéré comme un traître, puisqu'il n'aurait pas respecté le pacte d'échange que le contrat narcissique contient. Celui-ci comporte une fonction de représentation du groupe. L'attachement à cette fonction de représentation, la possibilité de sa mise en œuvre est d'ailleurs impossible dans la psychose. Celui qui sait être d'un groupe et en donner les signes accepte le contrat narcissique avec la communauté d'origine, et ses charges. Celles-ci sont plus ou moins lourdes, car le risque existe de redoublement des violences exercées par les discours de conformité, qu'il faut situer du côté de l'aliénation, du côté du VEL de Lacan (1964), comme si un projet individuel de vie ne pouvait exister hors du groupe. Nous le verrions comme l'impasse de l'injonction suivante : la représentation ou la psychose... Notons que de nombreux migrants sont prisonniers de cette allégeance exigée par le groupe d'origine mais trouvent une issue normative dans la vie associative.

C'est la jubilation narcissique qui reste visible lorsqu'il s'agit de retrouver ceux qui sont issus d'une même région -encore que le régionalisme, tel qu'on le voit au Maroc, pourrait se situer différemment de ce qui est attendu de l'ensemble national, par exemple dans les opinions. Cette jubilation atteste aussi du désir de rester en groupe en faisant cependant évoluer les idées, les représentations. Cela nous semble renvoyer au vœu d'avoir des activités ensemble, de faire groupe comme une nécessité première, acceptée par les personnes. L'interdit de se regrouper, qui a été longtemps pratiqué ici au Maroc, redouble la violence de l'injonction de conformité ou tout au moins de tenir le même discours (avec les renforcements imposés par le statut de la religion d'état). Il n'est pas indifférent que le développement associatif actuel soit si manifeste (plus de quarante mille associations au Maroc). Il s'agit ici de rejouer les affiliations, donc de faire évoluer certains traits du contrat narcissique qui lie l'individu au groupe.

Les groupements, les associations de personnes originaires d'un même pays, ayant une même langue, sont fréquents dans les pays d'accueil. Ils reconstituent un mini-groupe supposé représentatif de l'ensemble. Leur fonction, entre autres, est d'assurer la pérennité du lien social, en tant qu'il est un lien narcissique indispensable au sujet. On peut rencontrer dans ces associations — plus ou moins organisées juridiquement, donc aussi des rassemblements de groupements — des personnes dont l'énergie est consacrée à la confirmation de l'origine, aux témoignages qu'une trahison n'a pas eu lieu. Les affiliations rejouent la filiation.

Un projet différent

Les modèles médiatisés et ceux qui le sont moins mais qui sont nécessairement en question dans l'adaptation sociale comme, par exemple, l'usage de la langue française pour trouver un emploi, semblent s'opposer aux contraintes traditionnelles appuyées sur des recommandations religieuses — ou supposées telles. Un projet identificatoire différent de celui attendu par le groupe, tel que celui du

migrant qui n'a pas trouvé sa place au pays, n'empêche pas la nostalgie du pays quitté... Pourtant, il est suspect. Quitter l'espace pourrait signifier quitter le groupe, rompre le contrat tacite qui liait. C'est là où l'interprétation de trahison se pose pour aliéner. La crainte d'une rupture est une des sources à l'injonction de représenter qui revêt alors une violence plus grande que celle du groupe dans le lieu d'origine. Nécessité d'une conformité, d'un discours conforme pour rester une voix de l'ensemble. De ce point de vue, le nationalisme des exilés tente de réparer les blessures narcissiques déjà passées ou à venir. Il restaure le lien ou plutôt une représentation de ce lien, au risque de faire comme si l'histoire du départ, du voyage, pouvait être effacée, gommée. Le soupçon, dont on voit des effets dans le pays lui-même¹, concerne l'idéal que le discours du groupe comporte et qu'il serait fautif d'abandonner au profit d'autres idéaux. Les effets de l'aliénation mettent les immigrés au défi de la confirmation répétée de leur identité comme étant celle de l'origine. Ce discours comporte une théorie, une version de la culture crispée sur des signes qui suppose une transmission fidèle d'un ensemble de données devenues immuables, indiscutables.

Par ailleurs, la « culture » dite d'accueil (on aimerait que ce mot ait un sens) a également une version crispée de la culture, en termes de tout ou rien, qui reprend à son compte le VEL dont nous parlions plus haut en imposant des critères d'intégration. À notre sens, c'est une des preuves que cette position comporte une version, à peine implicite, de la culture d'accueil à considérer comme la bonne culture. Cela peut se découvrir, aussi, dans la manière dont les souffrances, les plaintes des immigrés sont renvoyées à des thérapeutes de même origine sous tous les prétextes que l'on veut, langue, connaissance de la culture, meilleure compréhension possible, comme si les thérapeutes n'avaient pas à écouter chaque humain, quelqu'il soit. La « transfusion culturelle » que dénonce F. Benslama (1991), ou « la réincorporation des essentialités culturelles » que fustige O. Douville (1991) dans certaines stratégies thérapeutiques ne centrent pas le travail sur les questions relatives à la réalité interne du sujet, mais plutôt sur des différences culturelles visibles. L'effet de ces attitudes est de nier d'avance une culture à construire qui serait ni l'une ni l'autre, qui permettrait différentes élaborations des conflits que chacun rencontre et non obligerait à des mécanismes défensifs. Une version plurielle qui laisse le sujet se mouvoir dans des identifications forcément complexes et non définitives est très rarement réclamée par les tenants de la bonne conscience morale, représentants de leur groupe dans un narcissisme certes inévitable mais qui ne devrait pas bloquer les élaborations ultérieures...

Le retour annuel en longs cortèges tortueux (tortues transportant ses charges), au delà de la nostalgie et du souhait de revoir des personnes aimées, témoigne de ce travail nécessaire qui consiste à préserver un noyau de certitudes sur l'origine. En revenant, les travailleurs immigrés prouvent qu'ils représentent encore, qu'ils font partie de ce groupe-là et non de l'autre, ou plutôt que c'est leur « vrai pays », que c'est là qu'ils se sentent chez eux. La communauté d'accueil fonctionne alors

comme une communauté inavouable (ce qui les met au risque que leur communauté d'origine soit aussi inavouable là-bas), les discours doivent en attester. Mais pas seulement.

Une preuve qui sera exigée du groupe d'origine consiste à réduire les objectifs de départ en rejetant des projets identificatoires trahis. Ainsi, le départ a des raisons économiques et celui qui revient doit prouver qu'il est bien parti pour cela. Pour confirmer l'adhésion au rabatement des causes du départ, ils reviennent donc chargés de preuves, de dons. Même si les objets rapportés sont devenus une source de revenus non négligeable, la valeur héroïque ne doit pas être oubliée. F. Hajjarabi, sociologue, rapporte le cas d'un homme de l'oriental qui a ramené 77 robes pour les femmes de sa famille et pour les voisines. Le « 77 » sonne comme une mise en conte! Il est devenu héros celui qui justement confirme la réussite de ses objectifs, de ceux qui sont énonçables.

Quant à ceux qui ne peuvent revenir dans cette posture de donateur, d'offrant, ils ne reviennent pas du tout. L'argument financier avancé est parfois justifié. Mais la souffrance accompagne souvent ces décisions de non-retour². Toutefois, une moindre nécessité ressentie d'accomplir le voyage (des pères), au moins pour certains jeunes, s'accompagne d'énoncés attestant d'une manière de se sentir chez soi dans le pays d'accueil, de prendre une distance par rapport aux supposées dettes. Ceux-là viennent en vacances.

La réduction des motifs du départ aux seuls arguments financiers fait retour. Bien sûr, on ne peut minimiser leur importance, mais le départ était accompagné de vœux de réussite. C'est cette situation qui me semble à interroger, celle d'un départ porteur de différents espoirs. La mise en exploration héroïque d'un membre pour le groupe (parfois de régions entières, comme le nord du pays vers la Hollande) est sous-tendue par la croyance qu'il n'est pas perdu comme membre de la communauté. Une idéalisation du voyage rend plausible un départ pourtant coûteux et difficile, mais rêvé. On comprend les surprises - mauvaises - lorsque le pays d'accueil ne donne pas ce que les immigrants croyaient qu'il donnerait, la possibilité d'être héroïque. Le report des idéaux sur le pays d'origine se renforce des désengagements liés aux mouvements identificatoires dont l'ambiguïté ne fait qu'augmenter. Le migrant, en effet, apprend qu'il n'est qu'un migrant, que sa situation est fragile, que le travail est difficile et que l'accueil est relatif. Ce n'est donc pas dans ce pays qu'il trouvera à rendre plus positive une image déjà déficiente. Il reporte alors désirs et projets sur le pays d'origine qui apparaît merveilleux et fait figure d'idéal du Moi.

Il y a, de notre point de vue, un évitement sinon une certaine dénégation du conflit qui révélerait l'ambiguïté du lien, dans le registre identificatoire, avec le groupe. Le contrat narcissique nécessaire avec le groupe d'origine doit aussi être rejoué pour que le sujet ne soit pas prisonnier des images. Cela nous pousse à chercher du côté de ce qui n'est pas dit, (ce que R. Kaës a nommé pacte dénégatif dans nombre de ses travaux) du désir — ou de l'obligation — de partir.

Un frère mal aimé

Nous avons trouvé une problématique particulière chez des patients qui énonçaient le désir de partir à l'étranger, même si leurs actes les conduisaient seulement à un petit voyage, chez un parent ou un autre. Nous trouvons dans l'anamnèse un mouvement initial. C'est la problématique de l'enfant confié. Je l'ai appelé ainsi, car cet enfant n'est pas perdu, il est donné à quelqu'un de la famille, il est adopté, au sens arabe (différent du sens juridique français, ce que le droit marocain préserve justement comme impossible à changer sa généalogie). Les parents disent qu'il ou elle sera mieux auprès de sa grand-mère ou de sa tante sans enfant jusqu'alors et dont il sera le privilégié. C'est un sort meilleur qui est promis. Le vécu d'abandon, d'évincement n'est pourtant pas rare. Je pense en particulier à une jeune fille placée à l'âge de deux ans, chez ses grands-parents pour qu'elle puisse les aider. Son frère jumeau étant décédé à cet âge, elle souffrit doublement. Il lui a donc fallu partir et laisser la place à quelqu'un d'autre, en l'occurrence un cousin âgé de quatorze ans à l'époque, capable de travailler dans les champs. Elle attend de ce cousin qu'il résolve ses problèmes actuels. Une autre patiente exprime son désarroi sur sa propre histoire. Confiée pour une année à sa grand-mère et très désireuse de rentrer chez elle, elle répond à son père qu'elle est d'accord pour rester une année de plus dans les mêmes conditions. Ce n'est pas son souhait et pourtant, elle l'exprime, croyant ainsi plaire à son père.

Laisser la place à quelqu'un d'autre, cela a déjà eu lieu, lors de l'arrivée d'un frère qui, pendu au sein de sa mère, éveille l'invidia que décrit Lacan (1964). Ce n'est pas la jalousie, car ce n'est pas cet objet-là qu'il voulait. C'est l'image d'une complétude qui fait « pâlir le sujet ». Le départ comme évitement de cette situation d'amertume fait du frère qui reste celui qui jouit de la mère, fantasme dont on trouve une version particulière chez les toxicomanes qui y ajoutent une croyance sur la préférence.

Si les membres d'un groupe sont semblables, leur interchangeabilité est sans problème pour le groupe, chacun équivaut à l'autre. La tradition de l'enfant confié semble porter un tel énoncé tacite.

La préférence et l'évitement.

Ésaü est le préféré du père, Jacob celui de la mère. On sait que le récit biblique montre le triomphe de Jacob grâce à une ruse pour tromper le père. Jacob, qui craint d'être tué par Ésaü, part et revient au bout de quatorze ans, chargé de richesses et de nombreux troupeaux. Ésaü laisse alors l'héritage du père mort, bien qu'il soit l'aîné, et part définitivement pour tenir sa promesse, le serment qu'il avait fait et qui fait qu'il a été supplanté. La migration avec son peuple évite le conflit avec le frère. En partant, réalité est donnée au sentiment d'évincement, qui devient une exclusion.

Pourquoi Isaac n'a-t-il qu'une seule bénédiction? Quel désir énigmatique ce père agit-il en rejetant son fils préféré? Cet entre-vu d'un autre désir que celui-ci

que la préférence garantissait dans le discours fait fuir, fait mettre en acte le sentiment d'être évincé jusqu'à l'exclusion.

Être évincé, mis de côté, changé de place ne renvoie à un agir de partir que si l'invidia domine sur la jalousie. Il y a donc un autre désir que celui d'être en place de l'autre, une connaissance même diffuse qu'autre chose est possible ailleurs, qu'ici ça manque. A cause de la place laissée, il espère que la complétude entrevue soit ailleurs trouvée par lui. Il lui faudra donc se dé-saisir d'un tel espoir pour accéder à la castration symbolique.

Il y aurait donc un motif secret qui fait que le voyage lui-même peut devenir le lieu du sujet.

Notons que le Coran ne parle pas d'Ésaü, qui n'est pas devenu un patriarche. Plus grande place est faite à Joseph, qui ayant été déplacé est revenu, fidèle. Partir pour être préféré, revenir en signe de fidélité. Un tel fantasme donne consistance à une version du mouvement migratoire dont je ressens la violence, car elle ne prévoit pas ce « décolllement de la parure » (Freyman, 1992) que suppose la séparation. Tout se passe comme si le pays du départ avait une version standard du départ qui prévoit le retour d'une personne inchangée, intacte, comme si le voyage ne modifiait en rien la personne, comme si la séparation n'avait aucun effet sur le psychisme.

Les personnes dont j'ai parlé sont celles qui sont parties. Leurs enfants vivent une autre histoire. Le lieu (fictionnel celui-là) d'où ils peuvent parler de l'origine de leurs parents ne doit pas être réduit d'avance à un condensé culturel — étant entendu que tout mouvement vers une civilisation ou d'autres différents ne peut non plus être refusé. Le travail psychique de l'adolescence, avec ses mouvements, ses enjeux et ses remaniements nous indique une nécessaire élaboration. Les jeunes produisent des traits culturels nouveaux, des groupes d'appartenance nouveaux. Si certains migrants parviennent aussi à traiter de ces enjeux dans la culture d'accueil, il leur est alors possible d'accéder à une culture syncrétique dont la richesse pourrait nous enseigner. Ceux qui consultent, parfois à leur retour seulement, expriment les souffrances rencontrées lors des élaborations difficiles qui laissent resurgir l'archaïque sans préserver les liens sociaux.

martine medejel

176, rue du château, 75014,

paris, France

45, lot zohra, harbours par téméra, maroc.

Notes

1. Les jeunes ne devraient pas ressembler ni vouloir ressembler aux modèles occidentaux colportés par les médias, d'après les personnes traditionnelles et surtout religieuses.
2. Nous considérons ici le cas des marocains. Les décisions de non-retour annuel ont des motifs différents pour les algériens, en raison de la tourmente qui agite leur pays.

Références

Aulagnier, P., 1975, *La violence de l'interprétation*, Paris, P.U.F.

Benslama, F., 1991, L'enfant et le lieu, in *Intersignes, Parcours d'exil*, Paris, Éd. Intersignes.

Douville, O., 1991, Ruptures de langue, effets d'exil, in *Connexions, Interculturel : groupe et transition*, Toulouse, Erès.

Freymann, J. R., 1992, *Les parures de l'oralité*, Paris, Springer-Verlag.

F. Hajjarabi, entretien privé.

Lacan, J., 1964, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.